

24 images

24 iMAGES

Tiens ferme ta couronne de Yannick Haenel, Éditions Gallimard (collection L'infini), 2017, 331 pages

Gérard Grugeau

Numéro 186, mars 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2018). Compte rendu de [*Tiens ferme ta couronne* de Yannick Haenel, Éditions Gallimard (collection L'infini), 2017, 331 pages]. *24 images*, (186), 64–64.

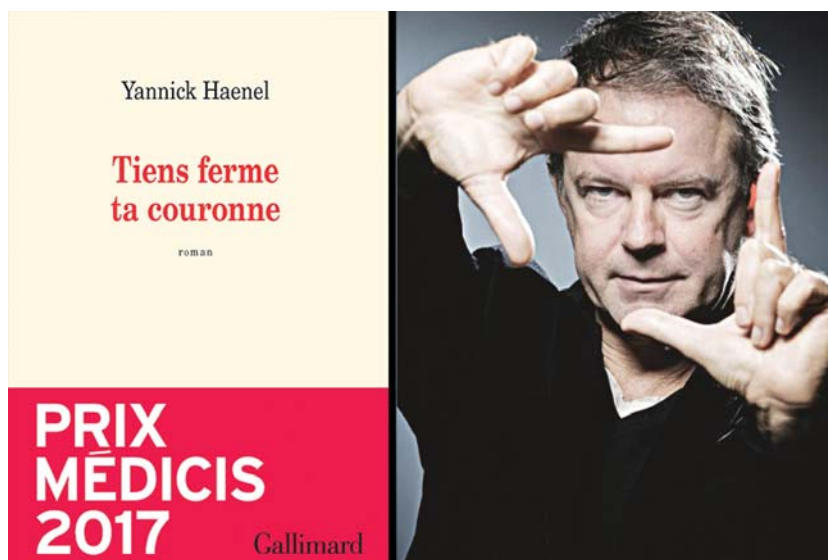
TIENS FERME TA COURONNE

de Yannick Haenel

Éditions Gallimard (collection L'infini), 2017, 331 pages

Lecteur: Gérard Grugeau

Pourquoi donc un roman dans notre chronique Cin-Écrits habituellement consacrée aux biographies et autres essais cinématographiques? La réponse est simple: parce que le cinéma et la littérature font ici cause commune pour le plus grand plaisir du lecteur. Le dernier roman de Yannick Haenel (*Cercle, Jan Karski*), qui s'est mérité cette année le Prix Médicis, est à la fois un projet littéraire ambitieux mené de main de maître et une vibrante déclaration d'amour au cinéma. Qu'on en juge par le postulat de départ: un narrateur qui se déclare d'emblée fou, éprouve une profonde admiration pour l'écrivain américain Herman Melville. Avant tout, parce qu'il voit dans les débordements de *Moby Dick* une plongée dans « l'intérieur mystiquement alvéolé » de la tête de son auteur. Expression à retenir, car c'est cette quête mystique ou métaphysique d'une forme de révélation qui court dans le livre comme un fil conducteur entre Jean, le protagoniste, et plusieurs des figures tutélaires invoquées. Figures tutélaires le plus souvent reliées au cinéma puisque le narrateur a accouché d'un scénario intitulé *The Great Melville* qu'il rêve de faire adapter à l'écran par rien de moins que Michael Cimino... quand il ne passe pas son temps à visionner en boucle *The Deer Hunter* du même Cimino ou *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola. Bref, des œuvres d'artistes visionnaires qui ont fréquenté leurs propres gouffres avant de trouver leur vérité. Le hasard faisant bien les choses, un ami mettra Jean en contact avec le célèbre cinéaste et artiste maudit à qui on ne pardonna jamais le fiasco financier du pourtant magistral *Heaven's Gate*, ou plutôt la férocité de son incursion dans le refoulé du mal américain. Dans des circonstances rocambolesques que l'on s'en voudrait de divulguer ici, la rencontre aura bel et bien lieu à New York. Suivra une série d'aventures où le protagoniste croisera notamment un dalmatien, deux mystérieux moustachus, un maître d'hôtel qui est le sosie d'Emmanuel Macron, l'actrice Isabelle Huppert (de la distribution de *Heaven's Gate*) et une jeune femme qui bouleversera sa vie. Le lecteur se délectera de cette fabuleuse galerie de rencontres cocasses, sorte de comédie humaine croquée sur le vif avec un humour parfois dévastateur (Haenel cite volontiers en entrevue – et à juste titre – « Jacques Tati chez Orson Welles » comme référence pour le ton qu'il donne à une hilarante scène dans un restaurant). Cette cohabitation incestueuse récurrente entre littérature et cinéma est ce qui fait le sel de cet étonnant roman initiatique en forme d'odyssée où la langue est une source constante d'épiphanies violentes et jouissives.



Si le livre tient de « l'obsession cinéphilique », selon les termes de son auteur, c'est qu'il permet à Yannick Haenel de creuser les univers de ses cinéastes de prédilection et de nous en révéler les enjeux actuels avec un esprit d'analyse d'une remarquable acuité. Alors que dans le *Moby Dick* de Melville, la mer est le lieu « où chaque homme peut se trouver face à son miroir » (voix off au début du film de John Huston), chez Yannick Haenel, ce sont le cinéma et la littérature qui constituent pour son héros – et l'écrivain lui-même en train d'écrire ce livre – la porte d'entrée d'un voyage intérieur frappé de bruit et de fureur à l'issue duquel la lumière adviendra. En chacun de nous gît le royaume de ce que l'auteur appelle « l'indemne », là « où le crime s'arrête sur terre ». À chacun de vivre selon ses dieux. Entre la prise de conscience du chasseur de daim dans *The Deer Hunter* qui, à son retour du Vietnam, interrompt la chaîne du crime en ne tirant pas sur l'animal ou le nihilisme du Colonel Kurtz d'*Apocalypse Now*, le double négatif qui renvoie à l'agonie d'un monde occidental expirant sous la cendre, il existe un chemin pour revenir d'entre les morts. Et bien sûr, en évoquant au passage les attentats terroristes de Paris, l'auteur actualise la déraison du monde, son absence d'absolu. Telle « une allégorie de la vérité », la figure du daim traverse *Tiens ferme ta couronne* comme un leitmotiv. Cette figure nous invite à sortir de notre propre égarement par le lâcher prise. En rencontrant l'amour en la personne de Léna, Jean est comme un roi qui accède à son royaume. Il fait renaître le monde, un monde lié au désir. Comme l'écriture magnifiquement incarnée de Yannick Haenel qui donne à voir et affirme son humanité à chaque page, trouvant toujours « le point irréductible où la mort n'a plus lieu ».